

## Le point d'eau devant la caverne

Marie-Pier Tremblay Dextras

Numéro 162, été 2019

C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay Dextras, M.-P. (2019). Le point d'eau devant la caverne. *Moebius*, (162), 27–31.

# le point d'eau devant la caverne

Marie-Pier Tremblay Dextras

La boisson avait une saveur qui rappelait vaguement celle de l'orange. Le pétillant était agréable. Ne pas penser au sucre. Ne pas penser au sucre. Elle en buvait une petite gorgée tous les jours, pour étirer le plaisir et pour se récompenser de laver la vaisselle, mais comme le pétillant, la satisfaction de cette récompense était chaque jour un peu plus fade. La bouteille ne lui appartenait même pas. Elle appartenait à une petite fille qui l'avait oubliée dans le réfrigérateur et qui ne viendrait pas la chercher; une petite sœur qui, constatant sur la route qu'elle n'avait plus sa bouteille d'orangeade, en demanderait une autre et l'obtiendrait. C'était une bouteille qui avait été laissée là par inadvertance, comme dans le tabernacle d'un autel voué aux dieux de l'hospitalité, de l'abondance et de l'ingratitude, à côté d'un sachet ouvert d'épices pour nasi goreng indonésien, d'olives Kalamata, d'une barre de margarine, d'un pot de confiture à la rhubarbe, d'une moitié de pain moisi qu'elle gardait pour le vermicompost et d'une bouteille à moitié pleine de Wallaroo Trail oubliée par une

autre sœur, plus vieille celle-là, mais qui serait bue au même rythme que celle de la première.

Cet appartement était comme elle l'avait voulu : un point d'eau pour la famille et les amis pendant leurs voyages. Les gens s'y arrêtaient une nuit, quelques jours, elle leur prêtait une clé, ils étaient libres d'aller et de venir à leur guise, ils rendaient la clé pour les prochains visiteurs. Ce faisant, les petits objets, les petits oublis s'accumulaient dans les armoires, sur les commodes et le comptoir, et témoignaient du passage de tout un chacun. Un thermos en forme d'objectif d'appareil-photo, un autre avec un dessin de paon, un collier avec une perle de verre en pendentif, de la pâte à dent au melon d'eau, deux mèches de perceuse. Les visiteurs réguliers pouvaient aussi laisser une brosse à dents. Elle serait rangée dans le tiroir dans un sac en plastique transparent identifié, même si elle ne devait servir qu'une seule fois, comme ce fut le cas pour celle de la petite sœur qui avait aussi oublié sa liqueur à l'orange. Elle laissait les objets là où leur propriétaire les avait oubliés, exposés dans les pièces, de sorte que peu importe où se posait le regard, il y avait toujours quelqu'un à chérir.

En surveillant le bruit de la laveuse qui se permettait parfois de cogner très fort quand sa charge était débalancée, elle passait un balai sommaire sur les surfaces visibles du plancher, histoire de ramasser l'excédent de sable, de poussière et de poils de chat. Elle marchait en babouches depuis qu'elle avait vécu dans un appartement où les cloportes sortaient d'entre les craques du plancher flottant mal posé. L'habitude était restée, même dans cet appartement relativement luxueux, certainement trop cher, qu'elle gardait pour le simple plaisir de pouvoir y accueillir des gens. Pourtant, elle aimait être nu-pieds, pour danser

ou sur la plage. Il était cependant plus important d'avoir les pieds et le plancher propres, c'est pourquoi elle passerait un balai plus méticuleux quand elle aurait plus de temps. Les visiteurs pouvaient arriver d'un moment à l'autre.

Elle avait fait sa meilleure soupe, mais personne n'en voulait. Ses invités improvisés préféraient aller au Subway du coin. Elle ne disait rien sauf dommage, pour elle-même, car elle aimait faire à manger pour plusieurs et sa soupe était vraiment bonne, alors elle aurait aimé partager. Elle aurait aussi aimé qu'on l'avertisse avant de venir chez elle, même si sa porte était toujours ouverte et même si c'était moins pire que les fois où on lui disait qu'on venait et que, finalement, on ne venait pas, sans avertir. Parce qu'elle sortait de chez elle parfois, mais pas si quelqu'un était supposé arriver en soirée. Elle ne savait plus trop qui de sa famille avait sa clé, elle ne quittait donc plus trop son repère au cas où quelqu'un passerait comme ce soir-là.

Quand elle attendait les gens qui ne venaient pas, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer les pires scénarios. Les accidents de voiture, les cadavres grotesques, les parents et amis qui préfèrent se rassembler sans elle. Son quotidien était ponctué de visualisations intrusives; de la forme des narines des gens, elle voyait leur crâne, cherchait des ressemblances phénotypiques. Elle les voyait aussi nus, dans l'autobus surtout. Une fois passés l'étonnement, puis la crainte de découvrir en sa propre personne une curiosité morbide d'une telle ampleur, restait le désarroi. Pourquoi? Tout simplement pourquoi ces projections, sans cesse, ces réflexions inusitées, ce besoin d'arracher la gale séchée, d'appuyer sur les bleus, de grignoter le reculon? Pourquoi personne ne lui avait-il écrit depuis trois jours?

Pourquoi ce besoin de s'excuser de prendre une place dans sa propre maison? De s'asseoir sur une chaise où il n'y a personne? Pourquoi se justifier d'avoir des besoins et des envies? Ou encore éviter le regard en feignant d'être occupée à faire le ménage? Elle sentait que sa présence dérangeait, qu'elle serait tolérée davantage si elle était toute petite, tassée dans un coin, utile à quelque chose. Ne jamais contredire, les gens parlent sans savoir, ce n'est pas grave, se disait-elle, il faut les laisser occuper ton espace. Se faire apprécier n'est pourtant pas si difficile, il suffit de ne pas essayer d'avoir raison, il suffit de ne rien déplacer, que tout soit à sa place et que tout soit propre.

Et cette douleur à son pectoral droit, comme une contusion au muscle après un coup, une raideur après un entraînement, mais qui persiste. Apparue soudainement sans raison il y a quinze minutes, jeudi dernier ou il y a trois mois, douleur écrasante, compression thoracique qui fait pencher d'un bord, chercher une nouvelle façon de se lever du lit, cette sensation dérangeante de déchirure lorsqu'on tousse, ou lorsqu'on inspire vigoureusement entre les dents, que l'on palpe sous le sein avec l'éminence thénar dans l'espoir vain qu'appuyer dessus la calmera. De cette plaie sous-jacente mais évasive, qui se laisse oublier dans les moments inactifs du jour pour redoubler à l'heure d'un repos bien mérité, irradie dans les organes et les articulations environnantes, comme le cou qui coince, l'angoisse sourde d'un mal inconnu. Et ce pincement continu l'avertit qu'elle n'ira pas chercher le panier de légumes comme prévu.

Quelque chose ne fonctionne pas. En fait, cette chose ne fonctionne plus et elle découvre avec stupeur que cette chose existe simplement parce qu'elle ne passe plus ina-

perçue au moment où elle cesse de fonctionner. À partir de ce point profond, difficilement accessible, tout le corps se met à ralentir, à rechigner devant les tâches et comme il est long de laver la vaisselle d'une semaine de sept personnes quand on peine à lever le bras droit, puis le torse tout entier et enfin la tête du sol. Et pourtant, il le faut. Personne d'autre ne le fera. C'est chez toi ici. Merci de nous accueillir chez toi. Une maison propre est un signe de bonne santé. Tu n'as pas honte de vivre dans une pareille soue à cochons? disent à répétition les voix qui tournent autour d'elle. Quelqu'un finira bien par passer pour vrai pour l'aider à se relever et chasser les voix. Alors elle attend. Elle se met à chorégraphier une ode au moindre effort, chaque mouvement le plus petit possible, pour éviter le retentissement électrique, la peur de la douleur jamais apprivoisée, le spasme d'une mauvaise nouvelle. Pitié, que plus rien ne bouge. Le chat, qui miaule chaque matin jusqu'à ce qu'elle se lève pour lui donner ses croquettes, qu'il miaule à l'infini, qu'il lui mange le visage ou ses vomissures, elle ne bougera plus.